



rabee  
**Jaber**

**Amerika**

roman  
**Gallimard**

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

BERYTUS, UNE VILLE SOUS TERRE

RABEE JABER

# AMERIKA

r o m a n

*Traduit de l'arabe (Liban)  
par Simon Corthay et Charlotte Woillez*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

أفیرکا

*Première publication en arabe en 2009 par Almarkaz althakafi and Dar aladab*

*© Rabee Jabber, 2009.*

*Published by arrangement with Agence littéraire Pierre Astier & Associés.*

*© Édition Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

*À Renée et Marwa*



Ce roman est le fruit de l'imagination, toute ressemblance avec des personnages, des faits et des lieux réels existant ou ayant existé serait purement fortuite et indépendante de ma volonté.





# PREMIÈRE PARTIE



*Ellis Island*

— Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne vienne, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Le visage blême, elle se signa lorsqu'elle aperçut la dame de pierre qui, émergeant de la nappe de brume qui tapissait la mer, brandissait vers elle sa torche de pierre. Elle entendit une voix s'exclamer :

— C'est la statue de la Liberté, et là-bas, derrière ce drôle de brouillard, vous voyez les gratte-ciel ? C'est la ville de New York, regardez tous ces grands immeubles !

Elle continua de murmurer ses prières en débarquant du paquebot, à Ellis Island. Les migrants se bousculaient sur la passerelle de bois tandis qu'elle se cramponnait au câble de la rambarde en regardant les rats sauter des malles sur le quai. L'immense bâtiment qui trônait sur l'île engloutissait le flot humain qui se déversait des navires : où disparaissaient-ils tous ? Ils ne plongeaient pas dans le brouillard mais se perdaient dans d'innombrables halls, couloirs et pièces plus petites, telles des colonnes de fourmis s'engouffrant sous terre. Elle sentit sur ses oreilles la morsure du vent glacial. Un homme en uniforme s'avança, il portait un insigne

métallique sur sa casquette — était-il policier ? — et lui demanda d'où elle venait. Il s'était adressé à elle en anglais, mais elle l'avait compris car il parlait lentement. Peut-être avait-elle deviné sa question sans réellement saisir le sens de ses paroles. Tout ce qu'elle savait de cette langue étrange, elle l'avait appris durant le voyage qui l'avait menée de sa lointaine maison dans les montagnes libanaises jusqu'à ce continent noyé dans le brouillard.

L'homme lui indiqua la file à rejoindre. Elle sentit son regard la suivre, creuser de légères cicatrices sur son long tricot de laine. Puis elle s'employa à trouver une place dans la file, parmi les femmes en pleurs et les enfants au visage enfoui dans les jupons. Elle essaya de parler à l'une de ces femmes, mais elle ne comprenait pas sa langue. Regardant autour d'elle à la recherche d'un visage qui ressemblerait au sien, elle ne tomba que sur des regards étrangers. Même ceux qu'elle avait connus sur le bateau avaient disparu. Elle serra la poignée de son sac de jute qui contenait toute sa vie. Lorsqu'elle pénétra dans le bureau où était assis un homme qui fumait en consignant des noms dans un immense registre, tel qu'elle n'en avait jamais vu, son estomac se souleva. Il lui demanda son nom :

— Martha Andraos Haddad.

Elle le prononça à l'américaine, comme on le lui avait appris sur le bateau qui l'avait conduite du port du Havre jusqu'ici, à travers ce vaste océan qu'on appelle Atlantique. L'homme exhala un nuage de fumée, leva la plume de son registre avant de lui demander d'où elle venait.

— Syrie. Je viens du village de Btater, dans le Mont-Liban, près d'Aley et de Bhamdoun.

Elle eut peur de ce regard qui perçait la fumée, puis elle comprit que l'homme ne la menaçait pas. La peur l'avait

gagnée quelques instants, puis elle s'était rendu compte qu'il n'avait saisi qu'un seul mot de sa réponse, et que la perplexité était à l'origine de ce regard. Elle se calma un peu — la sueur refroidit sur sa nuque — mais la panique ne tarda pas à l'assaillir de nouveau. S'ils ne comprenaient pas sa langue, comment leur expliquer ? Et s'ils se mettaient en colère et qu'ils la renvoyaient là d'où elle venait !

L'homme lui fit signe de sortir de la file. Elle s'écarta, une autre femme s'avança et prit sa place. Elle parla en anglais. Elle avait les cheveux blonds et s'exprimait dans un anglais émaillé de mots d'une langue étrange que Marta pensa avoir déjà entendue sur le bateau. L'homme répéta plusieurs fois le mot *Poland*, avant de se renfrogner, de se retourner et d'articuler un nom aux consonances rocailleuses. Sortant d'une pièce qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là, apparut alors un homme de petite taille, qui se mit à traduire, debout à côté du bureau, ce que disait la femme blonde.

L'endroit grouille de monde, les voix résonnent, des langues, des couleurs, des visages, des gens qui courent, qui pleurent, qui cherchent des documents perdus. C'est par ici que les vagues de migrants arrivent en Amérique. Nous sommes au printemps 1913, et c'est ici que tout se décide, l'entrée ou le retour.

Les minutes lui parurent des siècles. Elle vit la file se scinder en deux. Elle vit quelqu'un tracer un X à la craie sur le manteau de migrants, qui s'alignèrent contre le mur, l'air abattu. Une femme, qui portait cette marque, se mit à hurler et saisit l'homme par les épaules en le suppliant dans une langue incompréhensible de ne pas faire ça. Marta Andraos Haddad baissa les yeux sur ses souliers en maroquin, que lui avait fabriqués son oncle aux poumons malades — il toussait sans cesse, penché sur ses chaussures —, puis son

regard s'arrêta sur le grand registre ouvert sur le bureau. Elle contempla les inscriptions horizontales et verticales, des noms et des numéros, en attendant la suite.

Les hautes fenêtres s'assombrissaient lorsqu'un homme l'aborda et lui demanda d'où elle venait, dans quel port syrien elle avait embarqué, et qui était son garant en Amérique.

*Je me place sous ta protection,  
toi qui indiques la voie*

Au nom de Dieu le très miséricordieux, louange à Dieu l'éternel, l'inégalable dans Sa grandeur, Sa puissance et Sa perfection, à Lui qui décide de la fin de nos destinées, à l'aube comme au crépuscule, qui détermine la mort de Ses serviteurs quand Lui demeure éternellement. Puisque l'inéluctable terme ne tient pas à la santé ou à la maladie, il incombe à tout être vivant doué de raison de se tenir prêt, de l'aube au crépuscule, et de rédiger sans tarder son testament, afin d'éviter à sa descendance différends et conflits.

C'est à cette fin que, en ce quinzième jour du mois de *dhoul qaada*<sup>1\*</sup> de l'an mille trois cent quarante-six de l'hégire du prophète, je suis allé trouver cheikh Abou Ali Béchir Zeineddine Jaber, de notre village de Kfarnabrakh. D'une santé certes déclinante, il n'était pas en proie aux divagations et disposait de toutes ses facultés de jugement. Rien ne pouvant légalement mettre en cause la validité de ses décisions et de ses dispositions, il m'a demandé, crai-

1. Les mots arabes en italique dont le sens n'est pas défini dans le texte et dont la première occurrence est suivie d'un astérisque sont traités dans le lexique en fin d'ouvrage. (N.d.T.)

gnant l'assaut de la mort, d'écrire sous sa dictée son testament, comme l'ont fait avant lui nos vertueux ancêtres à l'âme noble.

Ainsi a-t-il décidé que, à sa mort, toutes ses vaines possessions dans ce monde périssable (biens mobiliers et immobiliers, objets de cuivre, d'or et d'argent, fortune, troupeaux, tout bien recensé ou non recensé) reviendraient à parts égales à ses deux fils Ali et Mohammed, sans favoriser l'un au détriment de l'autre, afin de prévenir tout litige et toute contestation. Cependant, étant donné que lesdits fils Ali et Mohammed sont aujourd'hui en Amérique, c'est à son petit-fils Chahine et à sa mère, respectivement fils et épouse de Mohammed, que revient le droit de jouir du produit de ces terres et d'habiter les bâtiments en l'absence de ses deux fils Ali et Mohammed. Et ce, tant que la mère de Chahine réside dans la maison. Si toutefois elle venait à la quitter, elle perdrait alors tout droit sur ces revenus.

Dans le cas où, Dieu nous en préserve, Ali devait trouver la mort en terre d'émigration sans laisser de descendance, sa part, soit la moitié qui lui est dévolue, reviendrait à son frère Mohammed. Si, en revanche, à Dieu ne plaise, c'est Mohammed qui venait à disparaître, c'est son fils Chahine précédemment cité qui hériterait de sa part. Si, enfin, Dieu nous en garde, ils devaient tous deux — Ali et Mohammed — mourir en terre d'émigration, tous les biens mentionnés deviendraient alors l'entière propriété de son petit-fils Chahine, et ce sans contestation possible. Dans le cas où Mohammed reviendrait sans Ali, il obtiendrait le droit de prendre possession de la part de son frère et de jouir de ses revenus toute la durée de son absence. En revanche, à l'inverse, si Ali revenait sans Mohammed, il ne serait alors pas en droit



de contester à Chahine la part de son père, qui lui échoit en l'absence de ce dernier, tant que lui-même est en vie.

Si son petit-fils Chahine mourait avant l'âge adulte ou qu'il n'avait pas de descendance, tous les biens mentionnés iraient à sa fille Nada, sœur d'Ali et de Mohammed, elle en aurait alors la jouissance de son vivant mais ne serait pas autorisée à vendre le terrain, à l'hypothéquer ou à le confier à quiconque. Après Nada, la totalité de ces biens retournerait au descendant de la famille Jaber le plus proche, homme ou femme. Concernant sa fille Nada, il a également décidé que, si d'aventure elle ne se mariait pas, elle conserverait le droit, légitime et sans réserve, de vivre à la maison avec ses frères Ali et Mohammed et que, dans le cas où elle refuserait d'habiter avec eux, elle avait à sa disposition, dans la vieille maison familiale, la partie attenante à la ruelle. Il demande par ailleurs que ses frères lui allouent une pension convenable et que lui soient fournis deux literies complètes, une marmite, deux poêles, un plateau de cuivre et une natte. Concernant Mounira, la fille de son frère Mahmoud, il a décidé que, si elle devait ne pas se marier, elle serait placée sous le même régime que sa propre fille Nada, elle pourrait alors soit habiter avec sa cousine, soit vivre seule dans la chambre qu'on lui attribuerait et recevrait de ses cousins Ali et Mohammed une pension qui viendrait s'ajouter à celle versée par son oncle Ibrahim, conformément à ce qui lui revient et dans les termes de l'accord conclu entre les deux frères à ce sujet.

Voilà le testament qu'il a fait et qu'il m'a demandé de coucher par écrit. Il a également tenu à faire un don d'argent, pour faire œuvre de bienfaisance dans l'espoir d'en être récompensé, demandant que dix piastres soient versées au conseil de notre village de Kfarnabrakh ainsi qu'à celui de la région d'Arkoub à chacune de leurs assemblées. Il a imploré

Dieu le Très Haut de lui accorder son pardon et sa clémence, sollicite l'indulgence et la bienveillance des autres cheikhs et prévenu que quiconque s'aviserait de changer la moindre lettre contenue dans ce testament s'exposerait au courroux et au châtement divins, qui ne manqueraient pas de s'abattre sur lui tôt ou tard, ici-bas ou dans l'au-delà. Après qu'il eut été donné lecture du testament dans son intégralité, le cheikh l'a fait approuver par les témoins et a rendu grâce à Dieu. Le présent document a été rédigé à la date mentionnée plus haut, le 15 du mois de *dhoul qaada* de l'an 1346 de l'hégire.

Rédacteur et témoin : Mahmoud Salman Abou Ghanem.  
Autres témoins : Saïd Mohammed el-Doueik. Salman Abdel Samad. Ezzeddine Qassem. Béchir Zeineddine.

Le cheikh a enfin désigné comme tuteurs légaux de son petit-fils Chahine le rédacteur susmentionné Mahmoud Salman ainsi que Youssef Jaber et réserve à chacun d'eux le droit de confier cette charge à qui il jugera bon.

*La marque (1)*

Elle pria pour que la femme ne vienne pas tracer la marque sur elle. Vêtue d'un uniforme de police, elle portait toutefois un curieux chapeau blanc sur la tête. Le policier traçait cet X sur les hommes à qui l'on refusait l'entrée, et la femme au chapeau étrange le faisait pour les femmes. Maintenant que Marta est occupée à prier les yeux fermés — se sachant épiée par les hommes —, je voudrais vous parler un peu du voyage qui l'a menée de Btater aux portes de l'Amérique.

Son oncle n'en crut pas ses oreilles lorsqu'elle lui en parla. Il la regarda fixement, la bouche entrouverte, laissant apparaître ses dents jaunes rongées par la réglisse. Ceux qui passaient derrière elle lançaient un salut retentissant à l'intention du cordonnier. L'appentis de bois, sous lequel il se tenait avec son jeune fils, assis devant la caisse et les différents chiffons pour faire briller les chaussures, tremblait à l'approche du train à vapeur et, lorsque celui-ci entrait en gare de Bhamdoun, un épais nuage de poussière et de sable s'élevait pour retomber et tout recouvrir. Marta l'entendait siffler, au loin, de sa maison perdue au milieu des cultures de mûriers, qui descendaient, en terrasses, jusque dans la vallée.

Elle apportait un panier rempli d'œufs durs à une femme qui les revendait aux passagers. Elle les voyait tendre le bras par la fenêtre du train et regardait passer de main en main les pièces de monnaie qui étincelaient au soleil. Ils prenaient les œufs écalés en riant, puis le train exhalait sa vapeur, telle une bouilloire sur le feu de l'hiver, deux fois, suivies d'une troisième, le monstre noir d'acier se mettait alors à vrombir, et s'en allait.

Son oncle la regarda, il ne comprenait pas (cette situation se répétera souvent tout au long du roman, le lecteur s'en apercevra. La langue n'en est pas la raison : elle et son oncle parlent tous deux le même dialecte arabe qui a cours dans le Mont-Liban à cette époque. La langue ne semble toutefois pas en mesure de traduire la pensée).

Elle voulait sa bénédiction, et lui ne voyait pas comment il pouvait cautionner son voyage, sachant que ce qu'elle faisait là était inacceptable et insensé, et que personne n'avait jamais rien entendu de tel.

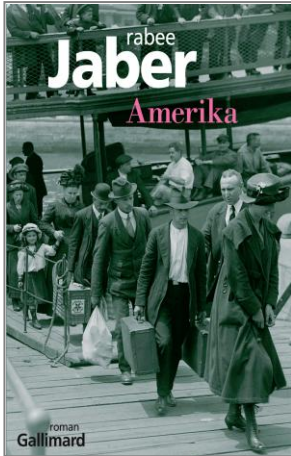
Marta sentit sa main refroidir sur la tête du jeune garçon qui cirait une chaussure noire. Les enfants de son âge n'aiment pas que l'on pose ainsi une main sur leur tête, cela les incommode. Lui s'en accommodait. Rares, du reste, étaient les enfants qui se détournaient des doigts de Marta.

Sa défunte mère s'était toujours beaucoup inquiétée à son sujet. La beauté est tentatrice. Et là, dans l'immense bâtiment d'Ellis Island, chacun pouvait mesurer l'attrait que cette femme, arrivée en bateau de la lointaine Syrie, exerçait sur les hommes. Il serait bien difficile de faire le compte de tous les yeux réunis dans cette halle bondée de migrants, mais bon nombre d'entre eux la dévisageaient. Son long tricot de laine, qui dissimulait les contours de son corps, ne faisait que rehausser sa beauté : se risquerait-on à dire qu'un halo de

107. <i>À Philadelphie</i>	445
108. Les jours passèrent...	449

#### QUATRIÈME PARTIE

109. <i>Les belles années</i>	453
110. <i>Une séparation</i>	457
111. <i>La chance</i> (1)	462
112. <i>La chance</i> (2)	466
113. <i>Une ferme à Pasadena</i> (1)	470
114. <i>Une ferme à Pasadena</i> (2)	474
115. <i>Une ferme à Pasadena</i> (3)	477
116. <i>La boutique — Arroyo Street</i> (1)	481
117. <i>La boutique — Arroyo Street</i> (2)	485
118. <i>La boutique — Arroyo Street</i> (3)	488
119. <i>Le cœur de Marta</i>	491
120. <i>Jack et ses frère et sœurs</i> (1)	495
121. <i>Jack et ses frère et sœurs</i> (2)	499
122. <i>Jack et ses frère et sœurs</i> (3)	502
123. <i>Jack et ses frère et sœurs</i> (4)	506
124. <i>Jack et ses frère et sœurs</i> (5)	510
125. <i>Le jardin planté de pommiers — Pasadena</i>	515
126. Elle devait avoir quatre-vingts ans...	518
 <i>Lexique</i>	 521



# Amerika

## Rabee Jaber

Cette édition électronique du livre  
*Amerika* de Rabee Jaber  
a été réalisée le 19 avril 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070133123 - Numéro d'édition : 181798).

Code Sodis : N48805 - ISBN : 9782072441295  
Numéro d'édition : 232332.